

Liberté !

Pierre-Henri est sorti de l'hôpital. C'est la première fois qu'il a demandé à sortir plus tôt, plutôt que d'attendre que l'équipe soignante en décide. *Je n'ai plus rien à faire là, les gars, inutile de me garder plus longtemps, merci.* J'ose croire que la libération anticipée de Musashi l'a secoué, encouragé peut-être, à rentrer chez lui. Il me rejoint au café. Barbe grise et cheveux mi-longs, gris, gominés vers l'arrière, à l'italienne. Ambiance vacances, short, tongs, et chemise hawaïenne. Mais yo ! C'est bien la première fois qu'il sort aussi frais d'une hospitalisation. Nouveau traitement. Il est vif, expressif, nuancé.

- Alors, Mame Anton, on va où ?
- Charavines.
- Ok.
- J'ai des crottins de chèvres, et 2 variétés de pains bio, un aux graines, l'autre aux noix, des tomates, et un Saint Félicien aussi. Tu m'en diras des nouvelles, petit !
- Mais yes ! Moi j'ai un melon et un couteau.
- C'est bon ça !

J'embarque dans la *Logan* de la love du lac. Dans le coffre, ma mini planche, et dans mon sac, mes minis palmes. Je parle, je parle, je parle. Inévitable. Indispensable. 4 mois se sont écoulés. Pierre-Henri, au rapport, m'écoute attentivement, me questionne. Ma synthèse des derniers mois file. Lui ai-je déjà autant parlé ? Le paysage défile. Je suis si heureuse d'être avec lui. J'en arrive à ma lecture de Barrau, à ce qui me dérange, m'énerve même, et m'excite aussi.

- Je ne comprends pas à qui il parle.
- Mais à tout le monde, Sarah.
- Non, je ne crois pas. Il le dit lui-même dans certaines vidéos. Il parle à ses pairs, à son milieu, aux ingénieurs, aux polytechniciens, aux futurs ingénieurs, chefs d'entreprises... Et aux philosophes, artistes, auteurs, aux poètes, aux politiques.
- Il parle à ceux qui peuvent l'entendre, et changer la donne.
- Entendre quoi ? Barrau appelle la société à reconsidérer ses convictions intimes, sans même préciser ce qu'il entend par « convictions » ou « intimes ». Ça m'étonne de lui. Lui qui précise tant. Et, au vu de l'extraordinaire malentendu, sur chacun de ces termes, par les temps qui courent, je trouve ça bien dommage qu'il ne précise pas ce qu'il entend par là.
- Tu penses trop loin, Sarah. C'est un message d'alerte face à un dur constat, c'est tout.
- Ok. Donc, il nous rappelle qu'aucun d'entre nous ne désire vraiment vivre dans un monde, où certains crèvent de faim, où les insectes, les animaux et les forêts crèvent en masse, alors que nous aurions les moyens d'éviter ces désastres.
- Oui.
- Il invite les dirigeants, les riches et les méga riches à payer pour ça ?
- Oui.
- Il tente de convaincre les penseurs et autres artistes de faire entendre ce qu'ils pensent ? C'est ça ?
- Oui, certainement.
- Ok. Donc, il s'agit de prendre son message comme un encouragement à faire valoir que nous ne sommes pas d'accord avec l'ordre actuel.
- Oui.

- Et que nos priorités et nos désirs, nos « convictions », ne sont pas en accord avec l'ordre établi.
- Oui.
- Mais nous n'avons jamais cessé de faire valoir que l'ordre établi ne nous convenait pas !
- Certes.
- L'ordre établi, c'est le système, et ce système, c'est nous qui l'établissons, chaque jour. Quelque soit notre niveau d'étude ou notre classe. Dans chaque quartier, man !
- Oui.
- Voilà où est le problème. Barrau fait comme si le système ce n'était pas nous. Je peux bien admettre qu'il y ait des dirigeants, mais je ne peux pas admettre que le pouvoir individuel soit tant méprisé dans cette équation catastrophe. Il me semble même que ce soit le seul moyen de s'en sortir.
- De quoi ?
- La solidarité locale, individuelle, pour ne pas dire intime.
- Tu voudrais qu'il nous le rappelle ?
- Oui.
- ...
- Alors pourquoi Barrau appelle-t-il à une révolution ? À un mouvement collectif contre le système, alors que le système c'est nous ? Devrait-on couper des têtes encore, et les accrocher au bout d'un pic, pour être plus cohérents et plus humains ?
- ...
- « Intime », c'est le superlatif de « intérieur ». Donc, ce qu'il y a de plus intérieur. Et qu'y a-t-il de plus intime, de plus intérieur à une société, que ses relations individuelles, interpersonnelles, man ?
- ...

- Pourquoi ne parle-t-il pas de nos relations ?
- Ce n'est pas son domaine. Lui, c'est l'écologie, Sarah : les animaux, les végétaux et l'industrie politique.
- Mais il est philosophe et poète, bordel !
- Oui mais non, pas là. Son domaine à lui, ce n'est pas la philosophie relationnelle, l'écologie relationnelle, la poétique relationnelle ou l'éthique relationnelle. Barrau dénonce...
- Barrau ne dénonce pas. Il annonce ce qui est. C'est un annonceur. Il n'est pas lanceur d'alerte non plus, sinon d'alerte morale globale. Il ne propose rien de précis, mais précise un constat.
- C'est déjà pas mal.
- S'il suffisait de constater la merde, de la penser, de la repenser, et d'en parler, pour s'en sortir, ça se saurait, non ?
- Certes. Mais détends-toi...
- Barrau fait le constat d'un monde à bout, et annonce que nous sommes engagés jusqu'au cou, dans l'effondrement du vivant, rien que ça. C'est l'angoisse totale, man !
- Oui, c'est clair, le mec est angoissé, Sarah.
- Imagine que tu promènes gentiment ton nourrisson, tout contre ta poitrine, heureux-réjoui. Et Barrau arrive. Yo ! Je constate que ce petit est en train de crever, man. Il va mourir. Et Barrau questionne : ce que je constate, te plait-il ? Et il insiste. Es-tu sûr de vouloir vivre en l'état actuel des choses ? Et figure-toi qu'en conférence, quand le commun des mortels lui demande, Mais qu'est-ce qu'on peut bien faire ? Que faire pour sauver notre monde ? Dites-nous quoi faire ! Barrau leur répond, sincèrement, Je ne sais pas, pensons, pensez !
- ...
- Mais que fait-il, sinon nous éblouir d'angoisse ?

- Ce n'est pas ça la révolution ? L'angoisse d'impuissance individuelle portée à son paroxysme collectif ?
- Nan mais sérieusement Pierre-Henri, nous n'avons jamais cessé d'être en révolution ! Et je te rappelle qu'il est astrophysicien et philosophe, il le sait mieux que personne ! Et poète ! Penser, re-considérer, considérer, repenser, re-re-penser, bah tiens ! C'est ça, le message ? Il pense qu'on ne pense pas assez, peut-être ?! Ou pas assez bien, peut-être ?
- Ne t'énerve pas, Sarah.
- Pourquoi ? Mais pourquoi fait-il l'économie, face à la gravité de son annonce, de rassurer son audimat ?
- De positiver ?
- Oui.
- Effet d'annonce, je pense. Épisode 1, « Angoisse ».
- Hahaha !
- Tu devrais lui proposer de faire un foot à Mistral...
- Il pourrait au moins nous dire comment il fait, lui, au quotidien, pour supporter cette angoisse profonde ? Plutôt que de nous mettre en totale conscience de notre faute, et du vertige de notre toute impuissance ? C'est tellement violent bordel !
- Oui. Mais c'est vrai ! Et peut-être qu'il n'angoisse pas du tout sur le sujet.
- Comment ça ?
- Ce n'est peut-être pas ça qui fait angoisser Barrau. Et puis Barrau nous dit ce qu'il fait pour supporter ça : il pense, travaille, écrit, et il partage. Donner des conseils pratiques, ce n'est pas son genre.
- Comment ça, ce n'est pas son genre ?
- Tu voudrais qu'il nous conseille quoi ?

- Je ne sais pas moi, il pourrait proposer une loi. Aucun cours, même en primaire, ne débiterait sans avoir pris le temps de se saluer entre élève, chacun, et entre professeur et élève. Aucun cours, sans formuler un bonjour, le nom ou le prénom des personnes qui se saluent. Aucun cours sans se serrer la main, se checker. Aucun cours sans regarder dans les yeux d'abord. La loi de « on est là, on fait pas comme si on n'était pas là, ensemble. »
- Pas mal...
- On activerait nos liens empathiques. On mettrait sur « on », de base. On apprendrait ainsi à dire Bonjour.
- Mais yes !
- Yes ! Il pourrait inviter la société entière à respirer sérieusement. Aucune réunion, aucun débat, sans ce même principe. On se serre la main, on se fait la bise, on se check, mais on se regarde dans les yeux aussi. Et on prend le temps de respirer, ensemble, avant d'entreprendre quoi que ce soit ensemble.
- Pas con, Anton !
- Quoi ? Il pourrait nous inviter à respirer sérieusement ensemble, puisqu'on respire ensemble sérieusement, là !
- ...
- Imagine ! En ouverture de ses conférences anxiogènes, ou à la fin, ou les deux, il dirait : Bon, vous vous êtes tous assis, mais sans vous considérer les uns les autres. Alors que nous sommes un système, là, ensemble. Sans vous soucier de qui est là, à droite, à gauche, devant, derrière, au loin. Détendez-vous les gars. Regardons autour de nous, et regardons-nous ! Car, qui sommes nous, sinon la société ? Allez, tournons sur notre siège, saluons-nous, tranquillement, respirons-nous ! Nous sommes le vivant ! Respirons sérieusement ensemble, puisque nous respirons ensemble sérieusement !

- ...
- Ça changerait beaucoup.
- Oui.
- Et à la fin il remettrait ça : Regardons-nous, saluons-nous, considérons-nous. Serrons-nous la main...
- Comme à l'église ?
- Peut-être. Mais ce serait beau, non ? Ce serait un grand pas pour l'humanité, non ?
- ...
- C'est ridicule ?
- Nan.
- Il nous dirait ce que nous devons entendre Pierre-Henri : Le vivant, c'est aussi tout ce qui ne pense pas, surtout ! Tout ce qui ne réfléchit pas comme un homme. Le vivant, c'est aussi le corps. Le vivant, c'est un regard, une oreille... Le vivant, c'est notre corps, aussi.
- Amen.
- Nan mais pourquoi serait-ce l'angoisse et la révolution, qui nous feraient changer ?
- Peut-être qu'il parle à ceux qui n'angoissent pas.
- Mais qui n'angoisse pas ? Qui ne se sent pas coupable ? Qui ne se sent pas impuissant ? Qui ne se sent pas mourir ?
- ...
- Et puisqu'aimer vraiment, c'est considérer et prendre soin de l'autre en respectant la distance, il dirait : Puisqu'un battement d'ailes de papillon ici, peut engendrer un tsunami à l'autre bout de la planète, ouvrons plus larges nos coeurs, nos yeux, nos bras, nos oreilles, nos corps ! Et dans l'envergure de notre corps vivant, humain, risquons-nous sérieusement à l'autre, au quotidien. Risquons-nous

un peu plus, au tsunami, quotidien planétaire, de l'amour in-car-né !

- ...
- Nan ?
- Hahaha ! Bien Anton ! Pourquoi tu ne lui proposes pas ?
- Je vais le faire.
- En tout cas, il te met bien le barreau, on dirait.
- Hahaha ! Oui. Je l'admire aussi.

Pierre-Henri nous gare. Sur le chemin qui mène au lac, je m'engage la première. La lumière est claire, matinale. Des fleurs, des violettes, un noisetier. Il est onze heures bonheur, l'ombre fraîche avale la pente humide du printemps qui s'éveille. Il n'y a personne. Rares oiseaux, rares insectes. Il fait beau. Personne sur l'herbe non plus, ni même au bord de l'eau, mais nous, rejoignant notre crique. Nous. Je suis si heureuse. Je me sens libre. Et je sais combien Pierre-Henri aussi.

- Trop bien !
- C'est clair !

Voilà les galets, les pierres du lac. Voilà le paradis.

- J'ai oublié mon maillot de bain.
- Bien Mame Anton, bien !

Mon tanga en dentelle noire le réjouit, mes seins nus et blancs. Mon sourire, son sourire.

- Arrose-moi !
- Tranquille, Anton...

- Arrose-moi je te dis !
- ...
- Allez Pierre-Henri, s'il te plaît, comme ça !

Je l'éclabousse outrageusement, jusqu'à ce qu'il plonge. Je suis morte de rire.

- Hey ! Et moi ! Reviens-là petit !
- Atteends...
- Alleeez !
- Tiens !
- Hahaha ! Mais oui ! Yeeeeessss !

Je plonge aussi. L'eau est fraîche, plus douce à sa surface. *Attends !* Je chope une mini planche et mes minis palmes. Nous nageons droit devant, surtout Pierre-Henri. Moi, je surnage, mon buste sur la planche. Coups de palmes, droit devant.

- Putain c'est bon !
- Mais yes putain !

Sous l'eau, c'est sombre, opaque et mat. C'est flou, épais, suspendu. Silence turquoise, vaseux, vert, noir. L'eau est froide, plus profond, saisissante. Je pense à Jer. À ses mots tendres, à ses textes. Je pense à ses paysages sauvages, charnus, à ses vagues, son écume. À nos derniers baisers émoji d'hier soir, aux derniers cœurs. À l'oeil en joie, qu'il me met à chaque fois, aux sourires, à sa tendresse, à chaque message, forcenée. Je me dis qu'il serait bien heureux d'être là, il serait fou de joie. Et il est là, quelque part, dans la mienne, dans le lac. Jer, que je n'ai rencontré qu'une seule

fois, mais avec qui je communique régulièrement depuis. Jer m'avait contacté via Facebook. Il voulait voir la série *Revolt !*, de près. Je me souviens de notre rencontre, de son éclat. Jer, que je n'ai vu qu'une fois. Un matin, juste avant que je ne ferme *Acoeur*, il est entré. Poli et calme, respectueux comme au musée, attentif, circonspect, sérieux. Moi, j'étais littéralement à bout. Au bout de mon projet, au bout de la série, à bout de forces, au bout de ma vie. J'avais depuis quelques jours, le sentiment terrible d'être finalement devenue pierre, dense et froide, aussi lourde qu'impénétrable, et disons-le : maudite. Le genre de pierre qui ne choisit pas de sa trajectoire. J'étais triste et lasse, épuisée de fatigue et de rage. Et. Et quelque chose dans sa présence à lui, a troublé ma posture. Quelque chose, dans sa grande prudence, a dérouillé, déverrouillé mon coeur d'homme. Je sentais, je ressentais, une confiance que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps. Peut-être jamais. Ni peur, ni masque, avec Jer. Alors, comme l'enfant fiévreuse, j'ai parlé sans détours. Mes afflictions, la violence sociale, l'ignorance des uns, le mépris de mes pairs, de la police, la puissance des préconçus, des préjugés, du déni, de l'amour et du non-amour. Je lui ai fait la totale. Mon combat, nos pires cauchemars, et nos plus grands espoirs. Nous autres d'en bas. Je ne comprenais plus ni ma génération, ni mes contemporains, ni mes pairs, ni-même mes soeurs, mon frère. *Tu n'imagineras pas !* L'inconnu étranger s'est assis face à moi. *Si Sarah, si.* Si calme le Jer. Si doux. Et pourtant, il me semblait être un volcan, du ventre de la terre au ciel. Et son regard inquiet, étonné, désolé, sa tendresse, me faisaient l'effet d'une pluie soudaine. Et sur les pentes de son volcan, la pluie battante, ruisselante, rinçait tout. Son visage apparaissait, dans les vapeurs denses, disparaissait, face au mien, dans la buée moite. Alors j'ai eu l'impression d'être la mer. La mer entière, au pied de son

volcan. Et plus Jer accueillait mes mots-maux, plus il accueillait mes vagues, plus je m'étonnais. L'armure que j'avais endossée pour 3 années durant, fendait enfin. J'entendais un morceau de cette carapace tomber lourdement à mes pieds, un autre, puis le reste. Et le coeur de la pierre de mon coeur rougissait. Chaleur humaine. En une demie heure, une heure peut-être, au contact de cet étranger inconnu, de son regard, de son respect, de sa tendresse, dans ces quelques minutes, je déposais les armes. En une larme. Je ne sais pas s'il sait ce qui s'est joué là. J'étais nue et femme, et Jer, a fait plage à mes vagues.

Pour toi Jer, je bascule en arrière, à pic, tête la première dans l'eau du lac. Me cambre, le coeur devant, les bras ouverts, pour nous. Je trace un autre cercle arrière, de ma tête à mes palmes. Encore une fois, mon corps entier, dans cette pirouette, ralentit, jambes tendues, et te fête. Je suis un dauphin-arrière, Jer. Ou une sirène. Cercles de joie, pour toi ! 1, merci ! 2, j'espère que tu vas bien. 3, je t'aime aussi, dans le silence du lac, man. Ma tête désormais hors de l'eau, mon corps à la verticale, je reste bien droite, de mes mains palmes. Je suis une loutre, scrute les bords du lac. Mais *comme c'est beau !*, dirait ma mère, comme je suis heureuse, Jer. Mon coeur se serre et se relâche, mon coeur se serre et se relâche.

C'est le bain de la victoire, donc. C'est l'armistice. Pour Pierre-Henri, comme pour moi. Pour chacun de nous. C'est nous. Nous ici, encore là. Ici-même, comme l'année dernière, et comme l'année d'avant, et comme l'année d'avant avant aussi. Et c'est notre premier bain de l'année. Et cette année, nous sommes libres comme jamais, là, tout de suite. Là.

Pierre-Henri pousse jusqu'à la borne flottante. Je le suis. Le soleil réchauffe mon dos, entre mes omoplates. Nous y sommes. Bouée jaune énorme et pause étoile de mer, face au ciel immense. Faces au ciel immense. Je flotte. Je suis face au ciel immense. Merci. Je suis face au ciel immense. Merci. Merci. Je suis face au ciel immense, et dans mon dos, le lac ! Entier, plein, géant. Yes de waw ! C'est le lac de la love du lac de ma life.

- Ça c'est de la surface, man !
- Quoi ?
- Laisse tomber. Hahaha !

Je connais ce lac depuis toujours, ses arbres, son paysage. Jeune enfant, je me souviens du paradis de ma mère, dans l'herbe. De son mini monokini. Elle, brune, lisant son livre, ou s'épilant, clope au bec. L'herbe était si dense, et si haute, plus grande que moi, encore sauvage à cette époque. Je me souviens d'un après-midi incroyable, aussi. Je devais avoir 7 ans. Un grand chêne déraciné, avait plongé de toute sa hauteur dans l'eau du lac. Son tronc massif s'enfonçait dans l'eau noire. Ses grosses branches plongées, englouties, ses longues branches, et toutes ses feuilles, dans le lac. On marchait alors sur son tronc, le plus loin possible, jusqu'à nager au-dessus de l'arbre entier, noyé. Les plus courageux rejoignaient une branche qui dépassait, pour en plonger. C'était terrifiant. Comme un faux reflet dark, deep dark. On ne pouvait plus ignorer la profondeur de l'eau. L'arbre mettait en lumière une vérité jusqu'alors occultée. Comme sur un négatif, l'arbre était bien plus clair que l'eau noire. C'était renversant, et bien flippant aussi. Sous sa surface ce lac est mat, sauf quand un arbre s'y noie.

Je remonte carrément haut sur ma planche, le cul en buse et en dentelle. Pierre-Henri le remarque et se marre. Droit devant.

- Yo bimbo ! V'là les flics du lac !
- Mais non ! Hein ?

Mais si. La barque motorisée, bleue marine, s'approche de nous. Accent toulousain-grenoblois de l'agent.

- Bonjour messieurs-dame, il est interdit de s'aventurer au-delà des bouées jaunes.
- Bonjour !
- Cette zone, est réservée, aux skis nautiques. Sachez, madame, que vous êtes amendables.
- Ah pardon ! Comment quoi ?
- Sachez, que vous êtes amendables, madame.
- Ah bon ?
- Tu es « amendable », t'entends ! Hahaha ! C'est vrai qu'on te mettrait volontiers à l'amande, là.
- Tu veux dire que tu as envie de faire l'amour avec moi ?
- Je vais t'appeler Amandable...
- Bon, messieurs-dame ! Je ne vais pas vous verbaliser, ce coup-ci. Mais c'est bien entendu ? Vous avez bien compris ?
- Oui, nous sommes amendables !
- C'est vrai que ce serait con de se prendre un ski nautique en pleine gueule.
- Voilààà ! Bonne journée, messieurs-dame !
- Bonne journée, m'sieur l'agent !
- Oui !

Je rejoins la crique la première, et me sèche. Quand Pierre-Henri arrive enfin, je me glisse sous sa serviette. 100 kilos contre mon ventre. Hug.

- Bon appétit.
- Bon appétit !
- Comme c'est bon !
- C'est clair ! Tu as goûté le melon ?
- Non.
- Tiens.
- Mais nan, comme il est super bon ! Oh putain, mais t'as goûté le Saint Félicien ?
- Nan.
- Mais putain !
- Ah ouai !

L'été de mes 17 ans, j'avais travaillé au bord du lac, comme commis de cuisine, mon tout premier job, à l'*Hôtel des Bains*. Un pote à cheveux longs de mon père, nous offrait un sucre de temps à autre, et quelques gouttes d'huile essentielle de cannabis, dessus. Je me souviens d'une extase de taille. Acoustique. Rejoignant seule le lac, un après-midi brûlant, je faisais l'expérience acoustique de l'intérieur du lac. En apnée, caressant de mon ventre sa vase, ou l'oreille collée à sa surface, je passais l'après-midi à écouter le lac. Son mat, ultra mat. Wow ! Je me rendais compte que si j'aimais tant ce lac, c'était de pouvoir m'y trouver presque aveugle et presque sourde. Comme dans le ventre d'une mère. Eau, vase et terre.

L'ombre est fraîche. Un peu trop fraîche. Nous rejoignons la clairière du bord du lac, bordée de chênes, et l'herbe. Nous poser au soleil. Personne encore. Et presque aucun insecte. Je

plonge mes mains dans l'herbe, pour voir la terre entre ses brins. Barrau n'extrapole pas. Enfant, mille insectes grouillaient là, et le pare-brise de Pierre-Henri aurait été criblé d'insectes et de chiures d'oiseaux, en arrivant au lac. Barrau, dit ce qui est. C'est bouleversant, mais c'est comme ça. Je m'allonge sur le dos, mon sac à main sous la nuque, ma casquette sur le nez. Pierre-Henri lit je ne sais quoi, plus loin. Je suis ailleurs, enfin, mais je n'en reviens pas, et lui non plus, je crois.

Plus tard, je lui lis Camus, plongeant nu dans la mer. Il kiffe. Et puis je réalise soudain que je suis au bord d'une image, d'un désir, d'un fantasme, mais en vrai. Sous le chêne. Je pense au chêne de BB, quelque part en Autriche. À son désir d'y reposer, si possible. Et la couleur de l'eau, me rappelle son regard de bord de lac. Je tapote un message, *Je t'aime BB, quoi qu'on en dise, je t'aime !* Sitôt envoyé, mon téléphone sonne. Musashi m'appelle à une autre réalité.

- Il faut que tu lâches Sarah.
- Oui-oui, c'est bien gentil Pierre-Henri, mais avant de le lâcher, je l'accompagne un peu, ok ?
- ...
- J'aime mieux ça.
- Hahaha.

Nous rentrons. Dans la voiture, silence. Je me réjouis encore. Mais alors que nous arrivons sur Voiron, Pierre-Henri, les mains agrippant le volant, balance un, *Je t'aime Sarah, tu m'entends ? Je t'aime !* Étrange. Comme si je l'ignorais. Et pourquoi sur ce ton ?

- Du calme, qu'est-ce qui t'arrive ?
- Je me dis que c'est toi que tu soignes, en soignant les autres, et toi que tu accompagnes.
- Tu continues !
- ...
- D'abord, je ne soigne pas man. Je prends soin de, ce n'est pas la même chose. Je prête concours, j'aide un peu, j'optimise, comme je peux. Et comme je veux aussi, tant que faire se peut. Comme toi. Mais un peu plus intensément, un peu plus sérieusement peut-être. Et ce faisant, je me soigne, c'est clair, et j'assume. Je me soigne, oui, je me soigne !
- Mais tu n'es pas malade, Sarah.
- « Se soigner » chéri, ça veut dire « prendre soin de soi ». Je serais malade sans ça !
- C'est comme une drogue ?
- De quoi ?
- D'avoir toujours un baltringue ou une grognasse à accompagner dans sa merde ?
- Hahaha !
- Je ne comprends pas.
- Mais moi non plus, je ne comprends pas ! Pas de panique, man. Ce n'est pas parce que je suis convaincue, que je cherche à te convaincre.
- Répète ?
- Ce n'est pas parce que je suis convaincue, que je cherche à te convaincre. Mais parce que je t'aime.
- ...
- Ça fait bien longtemps que je sais que l'amour peut tout, mais que l'amour ne sauve pas.
- ...

- Tu t'inquiètes pour moi, Pierre-Henri ? Tu crois que je me fais du mal ?
- Non, je vois bien que ça te passionne.
- Et ?
- ...
- Pierre-Henri ?
- ...
- Et ?
- Tu dis tout dans ton livre ?
- Comment ça ?
- Est-ce que tu racontes tout, dans ton livre ?
- C'est le livre qui t'inquiète ?
- ...
- Tu as peur que je dise des choses ?
- ...
- Tu t'inquiètes, Pierre-Henri ?
- Est-ce que tu vas parler de la branlette ?
- Quoi ?
- La branlette. Au bord du lac ?
- Quoi, la branlette ?
- L'année dernière.
- ...
- Dans la crique !
- Hein ? Ah mais oui ! Hahaha !
- Voilàaa !
- Olala ! Oui je me souviens ! Je me souviens de cette fin d'après-midi dorée, au coeur de l'été, de la couleur de l'eau turquoise et ses reflets. C'était un vendredi. Un vendredi de Septembre ! Ou un lundi. J'imaginai le monde entier au travail, et nous, seuls, tout seuls. C'était trop bien, ça m'avait fait un bien fou. Liberté ! J'avais adoré ! Mais ce

n'était pas l'année dernière, man, c'était l'année d'avant encore.

- Ah.
- Et je me souviens de l'avant-branlette, aussi ! De cette femme sublime aux seins lourds, debout sur son paddle. De son corps heureux, bronzé et brun. Elle, magnifique, seins nus, paddlant tranquillement. Tu te souviens ? Elle était si belle, glissant 70 ans peut-être, à l'horizon, si belle ! Elle, nous saluant, me saluant...
- Elle t'a fait de l'effet la vieille !
- Ah oui, carrément ! Hahaha ! Elle m'a subjuguée, c'est clair. Et peut-être invitée à être moi, à être femme aussi, aussi simplement que possible, à respirer. Et à te respirer, je te ferais remarquer !
- Merci mamie ! Moi, je me souviens de ta main dans mon maillot de bain trop serré.
- Hahaha ! Moi, je me souviens que ça t'a fait du bien, aussi.
- Ah oui. Oui. C'est clair. Oui.
- ...
- ...
- Et de ma grande discrétion, dis, tu t'en souviens de ma grande discrétion ?
- Oui.
- Et de ma grande délicatesse, tu t'en souviens de ma grande délicatesse ?
- Oui à ta grande délicatesse, oui !
- ...
- Alors, tu vas en parler ?
- De quoi ? De la branlette ? Je ne sais pas.
- Est-ce que tu parles de ta sexualité dans ton journal ?
- Est-ce qu'il y a des scènes de cul, tu veux dire ?
- Oui.

- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que depuis que j'écris, il n'y a rien à dire. C'est le journal du vide de mon cul, man. Hahaha !
- Ah, désolé.
- Non, mais tout va bien. Mon sexe est enfin à sa place.
- Ah ouai ?
- Oui, il ne m'encombre pas de son désir. Mon désir est plus grand. Je fais avec. Quand je masse les pieds de BB, quand je serre quelqu'un dans mes bras, quand je marche et quand je parle. Je me sens plus libre. Comme une enfant, peut-être.
- En tout cas, si tu avais besoin qu'il soit au contact du mien, tu saurais que je suis là, Sarah.
- Oui oui mon chou, carrément. Merci Pierre-Henri. Si ça me dit, je te dis.
- Ou pas.
- Hahaha.

Ça y est. Le soleil est passé outre l'horizon grenoblois. Tout est bleu subitement. J'embrasse sa joue au feu rouge et lui mon front. Nous pénétrons la ville, déjà. Silence encore.

- Il faut que tu changes de psy Sarah. Il est vraiment grossier celui-là.
- Oui, c'est clair, parfois. Mais non. Il m'est très utile, je t'assure.
- C'est quoi qui te plait avec ce psy ?
- Avec lui, je suis face au mur.
- Hahaha, c'est le cas de le dire !
- Oui. C'est bien pour ça que je le dis.